

La blancheur de l'artificialité

RICHARD MEIER • *Pureté apparente, complexité des plans, curiosité protéiforme: il serait le plus créatif architecte américain de la seconde moitié du XX^e siècle. Un beau livre.*

JACQUES STERCHI

Dans la préface du livre au format XXL que les Editions Taschen consacrent à Richard Meier, Alberto Campo Baeza n'y va pas de main morte en sa présentation éclairante. Voici, dit-il, le plus grand architecte américain de la seconde moitié du XX^e siècle. Dans la foulée nationale de Frank Lloyd Wright, et internationale de Mies ou du Corbu. Mais le préfacier se fait plus précis: «C'est une architecture légère, qui s'appuie à peine sur le paysage. Sa relation avec l'environnement naturel, facilement discontinu, ne vise pas la perfection à tout prix. L'architecture de Meier souligne souvent le paysage avec ses plans horizontaux clairs et nets.»

Gestes de génie, dessins alambiqués, élan de beauté

Beauté graphique des projets dessinés en perspective. Les dessins de Meier sont majestueux. On y trouve un premier indice: implanter, c'est affirmer. Par-dessus. Elever. Effet plutôt frontal de cette architecture volontiers monumentale. Dont on déplorera d'entrée, en cet ouvrage qui s'annonce comme «œuvres complètes», l'absence de reproductions de coupes, qui aident tant à comprendre le rapport volumétrique à la surface d'implantation.

Retrouvons Alberto Campo Baeza, pour qui l'architecture de Richard Meier «encadre le paysage, que ce soit par des structures légères et blanches ou par les vides judicieux que l'architecte ménage dans ses magnifiques parlements blancs. C'est l'éternel dialogue entre culture et nature. Jamais la culture n'a été «naturelle» comme «le bon sauvage.» Exercice d'admiration, certes. Mais il se

dégage de ce fort beau gros livre une impression de recherche patiente, patiemment adaptée au siècle et aux besoins multiples: bâtiments administratifs, lieux de culte, habitation. Des circulations formelles subtiles, d'abord. Comme l'organisation «méditerranéenne» du plan d'ensemble du Getty Center à Los Angeles (1984-97). De vraies visions, telle la Southern California Beach House, en 2001, qui renvoie au génie d'un Louis Kahn devant un océan...

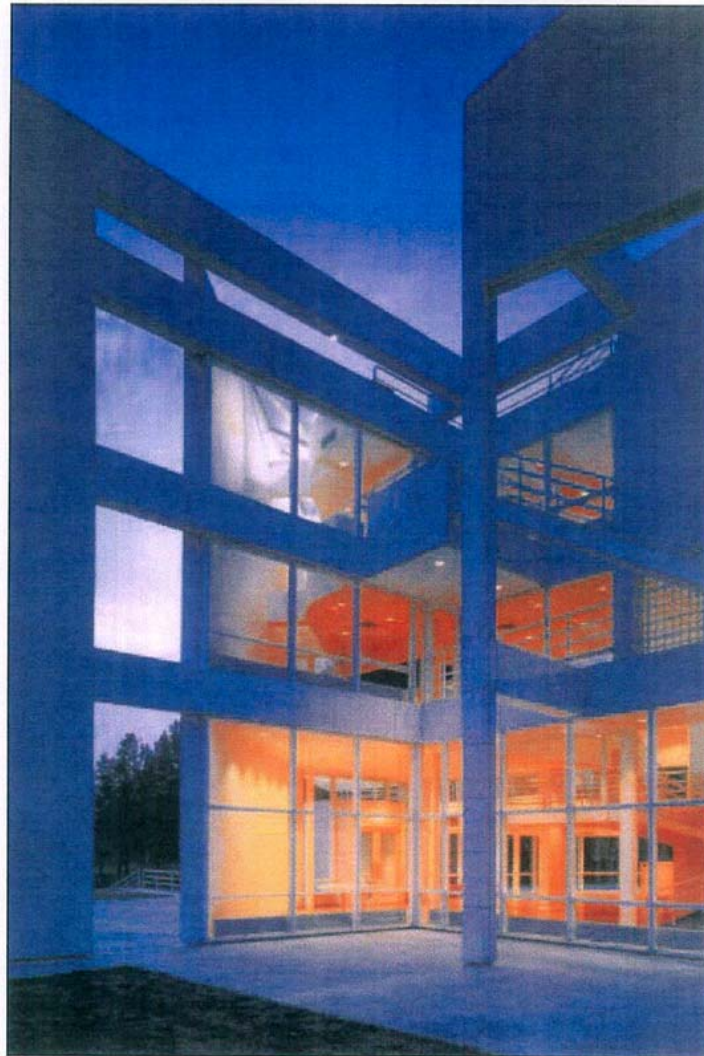
On veut bien que l'implantation soit légère, mais le coup d'œil de l'architecte est imparable. L'architecture de Richard Meier est toujours dirigée, logiquement vers la perspective. Ne reste plus qu'à affirmer l'objet. De plus en plus tubulaire, translucide, artificiel. Fluidité de la rigueur géométrique.

En cela, l'architecte américain apparaît effectivement comme une référence de la modernité.

Rigueur du plan, choix affirmé de la forme – donc de l'apparence très déterminée – et affirmation culturelle de l'artificialité. Le «master plan» de l'East River à New York, qui devrait être achevé en 2012, clôt intelligemment cet ouvrage par une question: la puissance de la beauté de l'organique dans la démesure urbaine, en l'occurrence 1600 appartements à construire à deux pas du siège des Nations Unies...

Raide parfois, transparente souvent, l'architecture de Richard Meier interroge en fait l'un des plus grands problèmes de l'art de construire: aller au-delà de l'apparence pour désirer une structure humainement imaginative. Et au fil de l'œuvre, alternent gestes de génie et dessins alambiqués, beauté de l'élan et lourdeur matérielle. |

> Philip Jodidio, *Meier, complete works 1963 - 2008*, Ed. Taschen, 568 pp.



Richard Meier: The Athenaeum, New Harmony, Indiana, USA, 1975 - 97. ED. TASCHEN